Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 15

Artikel: Un drôle d'ouvrier
Autor: Samy
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-220986

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

pièce, qui tient aux fondements de la maison. Le produit qu'on y sert se distingue, en plusieurs manières, de ceux qui vont à la grange. Il ne suffit pas de le serrer, il faut le soigner. Le raisin donne le moût, qui fait le vin ; le vin nouveau deviendra du vin vieux. Une main intelligente, attentive, appliquée, est indispensable pour présider à ces transformations. Aussi la cave est-elle, de même que la vigne, le champ de travail du vigneron. Il y exerce son industrie, et cette industrie est un art. Quoi d'étonnant si, comme tous les artisans, il aime à faire les honneurs de son atelier, s'il y reçoit ses amis et y pratique l'hospitalité ? »

Le vin réjouit le cœur de l'homme. Chaque soir, avant d'aller à la cour, Gœthe buvait trois verres de Bordeaux. Son génie avait besoin de ce montant. Des plus humbles peuvent avouer sans honte une faiblesse analogue. Les exemples en sont fréquents ; mais nulle part elle ne paraît plus générale que dans le pays que nous habitons. Elle est devenue un trait de notre caractère, une partie de notre tempérament.

« Il est, je n'en doute pas, des Vaudois qui ont de l'esprit partout, — peut-être sont-ils nombreux, — mais le nombre est bien plus grand encore de ceux qui en ont à la cave plus que nulle part ailleurs. La qualité de leur vin y contribue. Doux et léger, gris et piquant, il égaie et rappelle. Servi par l'amitié, il est irrésistible. Mais cela tient aussi à des raisons d'un autre ordre. Impossible de le goûter, ce vin pétillant, et de ne pas songer aussitôt à ces magnifiques vignobles que personne ne voit sans rendre hommage au peuple qui les a créés. Il y gagne je ne sais quelle vertu, et c'est avec respect que nous l'approchons de nos lèvres... »

Un drôle d'ouvrier. — Thomas avait engagé pour « miner » un terrain un ouvrier de passage qui ne lui plaisait qu'à demi ; mais l'ouvrage pressait et il n'avait pas le choix.

Le matin du premier jour, l'ouvrier vint déjeuner et dit à la « patronne » :

— Madame, puisque je ne reviens pas dîner, donnez-le moi maintenant ! Puis quand il eut dîné : Pendant que j'y suis, apportez-moi le souper. Il ne vous coûtera pas davantage. Quand il eut soupé : Dans mon pays, quand on a soupé, on va se coucher. Et il s'en fut pour ne plus revenir. **Samy.**

SAINE LOGIQUE

LOUIS à Daniel était un bon paysan du Gros de Vaud qui allait de temps en temps au sermon, qui remplissait à la lettre ses devoirs de citoyen, ne boudait pas à l'ouvrage, mais aimait boire sa roquille le matin. Peut-on lui en faire un reproche ? Les uns vous diront que c'est le seul moyen de se raccourcir la vie, les autres qu'il n'y a rien de tel pour vous amener un nez vert bleu pomme avant l'âge, et, quelques-uns, que ça ne fait point de mal à ceux à qui ça convient et qu'il y en a qui en ont usé et sont venus à quatre-vingts et même plus.

Louis, lui, prétendait que tant qu'il n'avait pas ses deux petits verres dans le cornet, il n'était pas réveillé.

Il buvait son déci de cognac tous les matins, alors qu'il aurait carrément pu en boire deux. De ce côté-là, il avait du caractère, il y en a tant qui n'en ont pas et lorsque ça lui arrivait de dépasser la mesure, les jours d'abbaye, à Pâques, le 1er août, au nouvel-an, il n'était pas content de lui. Quelquefois, il s'excusait en se disant, après tout, c'est fête...

Les premières années de son mariage, sa femme avait fait la chette pour ça. Elle lui disait, tu verras, ça te jouera un mauvais tour !

Vouah, que lui répondit Louis, ce n'est pas pour un ou deux crouïes petits verres !

Elle avait fini par s'habituer à la chose et ne ronnait plus que lorsqu'il l'embrassait à la pincette le matin, ce qui était assez rare.

Un dimanche, il avait été comme de coutume porter à la fruitière et s'était arrêté à l'Auberge du Cheval blanc pour s'enfiler son déci de cognac, liqueur extra, qui était fournie au cabaretier par un liquoriste de la capitale qui s'y connaissait en fait de baptême et qui l'avait ramenée à un nombre réduit de degrés, ceci dans un but purement humanitaire. Il but, paya, puis sortit. A deux mètres de l'auberge, au beau milieu de la route, se trouvait le pasteur qui était venu tout exprès à 6 h. ½ du matin pour se rendre compte de ce qui se passait dans le plus gros village de sa paroisse. Ils te vous ont des fois de ces curiosités, ces pasteurs. Pour moi, on lui avait lâché quelque chose... les gens sont tant mauvais !

Louis, pour se donner une contenance, vérifia si sa boille tenait bien, toussa un peu fort, puis s'avança la main tendue en disant :

— Bonjour M. le ministre !

— Bonjour, ami Louis, alors, vous sortez déjà de la pinte ?

— Je ne peux pas pourtant y rester toute la journée, lui répondit Louis en s'en allant, vexé, et en jurant au-dedans de lui que pour lui apprendre à se mêler de ses affaires, il ne ficherait plus les pieds au sermon. *Chamot.*

La Patrie Suisse. — C'est encore un très beau fascicule que vient de nous envoyer la « Patrie Suisse » (30 mars, No 881). Une cinquantaine de gravures en taille douce, toutes très bien venues, l'illustrent. Voici les figures aimées du conseiller d'Etat bernois Fritz Bürren et du peintre Maurice Rodieux, deux disparus ; celles du colonel Albert de Salis, de MM. Paul Lachenal, avocat, Henri Cherix et Otto de Chastonay, juges cantonaux, de M. Binet-Valmer, écrivain. Voici encore de belles vues du val Bergell (Grisons) et du Tessin, le nouveau kiosque à musique de Lugano, la statue de Coligny à Genève, l'affiche illustrée de Jules Courvoisier, pour l'exposition internationale de musique à Genève ; une reproduction de toute une série d'artistiques gravures : le **Planteur,** de Henry Bischoff, le **Satyre, de** Henri van Muyden, le **Beethoven,** de Maurice Baud, des dessins humoristiques d'Evert van Muyden. C'est enfin la page des sports, cyclisme, football, athlétisme. **B. G.**

PROSPER LE SIMPLE

(Conte du Valais)

AU Mont-Chemin, sur Martigny, vivait un montagnard pauvre d'esprit et d'une naïveté légendaire, qu'on désignait sous le sobriquet de « Prosper le simple ». Heureusement pour lui, il avait épousé une femme de grand sens, dont l'habileté réparait la plupart de ses bévues. Connaissant son mari, elle évitait autant que possible de lui confier les intérêts du ménage.

Un jour, cependant, elle ne put faire autrement. C'était le jour de la foire de Martigny, et la femme de Prosper avait espoir de famille. Elle fut obligée bien malgré elle, de laisser son mari descendre seul à la ville pour vendre une vache. Prosper arriva sur le champ de foire, traînant sa bête derrière lui.

Il ne tarda pas à être rejoint par un maquignon de ses amis qui, flairant une bonne affaire, se proposait d'exploiter sa simplicité proverbiale. Après avoir déprécié tant qu'il pût la vache qu'il convoitait, le maquignon demanda à Prosper ce qu'il en voulait. Prosper ayant différé sa réponse, le marchand lui proposa d'échanger sa vache contre un âne, qu'il pourrait utiliser pour transporter son bois. Prosper y consentit.

L'âne était une belle bête, mais il ne valait pas le quart du prix de la vache. Comme Prosper quittait le champ de foire, il fut accosté par un comparse du marchand qui lui demanda ce qu'il voulait faire de la bête. Quand Prosper le lui eût dit, le filou se récria et objecta à Prosper que l'âne n'avait pas de bât.

— Il vous faut un bât, lui dit-il, pour transporter votre fromage. Comment sinon vous y prendriez-vous ?

Prosper ne savait que faire, et le maquignon lui proposa d'échanger son âne contre un bât. Il lui en montra un fort beau, dont Prosper fut ravi, et il consentit au troc séance tenante.

Il s'éloignait, portant son bât sur ses épaules, quand il fut accosté par un troisième larron qui s'informa à son tour de ses projets. Lorsqu'il les eût confiés, le marchand lui fit observer qu'il avait bien le harnachement, mais que la bête de somme lui manquait. Prosper fut obligé d'en convenir.

Le marchand lui proposa de se défaire du harnachement et de le troquer contre une chèvre qu'il lui présenta. Prosper y consentit, tout heureux.

Mais quand il s'agit d'emmener la chèvre, ce fut une autre affaire ! L'animal, fantasque et rétif comme la plupart de ses congénères, résistait obstinément à son maître et refusait de le suivre. Comme les curieux s'attroupaient, survint un quatrième larron, qui fit mine de prendre Prosper en pitié, et lui offrit de troquer sa chèvre contre un dîner fin. Prosper, à bout de patience y consentit.

Ils se rendirent ensemble à l'auberge et le marchand commanda deux dîners. Plusieurs des amis de Prosper étaient présents dans la salle, et ils ne l'eurent pas plutôt vu qu'ils lui demandèrent comment s'était vendue sa vache. Quand il leur eût conté ses déboires, ils s'esclaffèrent et lui prédirent une scène terrible à son retour au logis. Sa femme, disaient-ils, l'accueillerait à coups de trique.

— Vous vous trompez, Messieurs, leur dit Prosper tranquillement. Ma femme ne se fâche jamais. Loin de me reprocher mes bévues, elle m'en félicitera, au contraire.

C'est ce que nous voudrions bien voir ! s'écrièrent les marchands en riant. Combien veux-tu parier ?

— Cinq cents francs.

— Va pour cinq cents francs.

Engagement pris, marché conclu. Prosper se fait accompagner par ses amis, les introduit dans son clos et les aide à se cacher derrière la porte de la ferme, de manière à ce qu'ils puissent tout voir et entendre, sans être vus.

Alors il fait son entrée et se présente devant sa femme.

— Eh! bien, Prosper, la vache est-elle vendue?

— Très bien; je l'ai échangée contre un mulet.

Ah ! tant mieux ; nous n'aurons plus à transporter nous-mêmes notre bois. Et où est-il, ton mulet ?

— C'est que voilà ; je n'avais point de bât pour le harnacher. Je l'ai donc échangé contre un harnachement.

— A merveille ! Ça conviendra précisément pour l'âne que nous possédons en indivis avec les Felley, et dont le harnachement est presque hors d'usage. Montre-moi ce harnachement.

— C'est que j'ai pensé qu'il ne pourrait pas nous servir, puisque nous n'avions plus le mulet. Alors je l'ai échangé contre une chèvre.

— Tu as bien fait. Nous aurons ainsi du lait pour le petit. Montre-moi ta chèvre.

— Ah ! voilà ! c'est qu'elle ne voulait pas me suivre. Alors un de mes amis m'est venu en aide. Il m'a proposé de l'échanger contre un bon repas.

— Eh ! bien, c'est ce que tu avais de mieux à faire ! Tu en auras eu ton content, et c'est un plaisir que nul ne peut plus te reprendre. Embrasse-moi, Prosper, et vidons un verre de vin !

Alors Prosper, triomphant, se dirige vers la porte et crie de toutes ses forces :

— Ça y est ! J'ai gagné mon pari ! Les cinq cents francs sont à moi. *La vache est bien vendue!* **Ursus.**

Mêlez-vous de ce qui vous regarde ! — Victor, soldat du train et domestique de ferme est un bon garçon, mais il n'a pas reçu une éducation raffinée et ne supporte pas les observations. Un jour, un membre de la ligue contre l'usage du tabac le vit fumant sa pipe et crut de son devoir de lui donner ce conseil :

— Savez-vous, jeune homme, que le tabac est nuisible à votre santé ? Savez-vous que sur dix cas de paralysie de la langue, huit sont dûs à l'abus du tabac ?

— Et vous, monsieur, savez-vous que sur dix nez cassés, il y en a neuf à des gens qui se mêlent de ce qui ne les regardent pas ? **Samy.**